

Paris, ce 17 mars 1830.

Ma chère Adèle,

Il y a bien longtemps que je dois t'écrire, il y a bien longtemps que tu attends ma lettre. Il y a bien longtemps que je me reproche de la retenir, mais enfin la voilà partie ; tu la recevras donc. T'es-tu bien divertie ce carnaval ? As-tu un peu dansé ?... pour mon compte je ne suis allé que deux fois au bal, et quand j'ai eu mangé une demi-douzaine de sorbets, bu autant de verres de punch, lu tous les journaux et brochures qui se trouvaient sur la cheminée, je suis parti pour me désennuyer en dormant. La triste chose qu'un bal à Paris ; mais au moins on n'est pas obligé d'y danser. Es-tu toujours gaie ?... Nanci me dit que tu folâtres et papillonnes autour d'elle, d'une charmante façon ; tu lui parles souvent de moi, tu m'aimes toujours beaucoup n'est-ce pas ?... je te le rends bien je t'assure, et si je ne t'écris pas plus souvent, c'est que je suis sans cesse préoccupé d'idées que tu ne conçois pas et pour lesquelles tu ne peux avoir la moindre sympathie. Sais-tu que je te trouverai bien changée à ton avantage quand je te reverrai ?... oh que oui, tu le sais ; tu n'es pas sans avoir déjà un petit grain, tout petit, de coquetterie. Mon Dieu c'est bien, va, il en faut un peu. Ecris-moi une longue, une *fameuse* lettre et apprends-moi (non pas ce que tu fais, je le sais bien), tu te lèves, tu te couches, tu bois, tu manges, tu tricotes, tu vas te promener, tu regardes voler les hirondelles, tu ris, tu chantes, on te gronde, tu pleures, tu t'ennuies, tu tracasses ton frère Prosper, tu penses quelquefois à l'autre, tu caquettes avec Monique, ou Mlle Bertrand, ou Mme Robert, ou Mme Pion, tu grattes ton petit jardin ; voilà bien à peu près tout ce que tu peux faire, aussi n'est-ce pas ce que je demande, mais écris-moi ce que tu *penses* (car je *pense* que tu *penses*, je serais bien fâché de *penser* que tu ne *penses* pas), écris-moi donc ce que tu *penses*, quoi que ce soit, n'importe, laisse courir ta plume et ta tête ; sois persuadée que je lirai tout cela avec le plus vif plaisir. Je ne suis pas si singulier qu'on le croit ; personne ne me connaît au juste, les circonstances où je me trouve placé me modifient un peu, mais ne me changent pas.

Adieu ma bonne sœur, je t'embrasse tendrement, embrasse pour moi Prosper et dis-lui de bien apprendre ses leçons pour en être plus tôt débarrassé. Pauvre garçon !!!!

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ